Haus und Stadt = La maison et la ville = House and city

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Werk, Bauen + Wohnen**

Band (Jahr): **84 (1997)**

Heft 3: **Haus und Stadt = La maison et la ville = House and city**

PDF erstellt am: **19.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Haus und Stadt

La maison et la ville

Die Geschichte der modernen Architektur schreibt sich zuallererst als eine *Geschichte des Verhältnisses von Architektur und Stadt.* Die Arbeiten des italienischen Architekturhistorikers Manfredo Tafuri (1935–1994), insbesondere seine ideologiekritische Darstellung der Moderne unter dem Titel «Progetto e utopia»[1], umreissen in diesem Sinne die Entwicklung der Moderne als Stationen des Versuchs, die Stadt mittels architektonischer Verfahren zu kontrollieren. Das Frankfurt Ernst Mays, das Berlin Martin Wagners, die vertikale Grossstadt von Ludwig Hilberseimer oder die städtebaulichen Entwürfe Le Corbusiers sind Beispiele für diesen Massstab der architektonischen Avantgarde. Tafuri stellte fest, dass die moderne Architektur nicht nur – wenngleich wohl historisch notwendigerweise – ihre Legitimation auf die Ebene infrastruktureller Organisationsmodelle verlagerte, sondern vor allem auch, dass die Gleichsetzung der modernen Ideologie des Plans mit der Utopie der Stadt das klassische Konzept von «Raum» und «Ort» umgeht. Nach Tafuri hat die Moderne mit der Übernahme industrieller Herstellungsverfahren die Bindung des einzelnen architektonischen Objektes an dessen konkreten Kontext – an den «genius loci» – preisgegeben, weil das Bauwerk sich ausschliesslich mit dem «Standort identifiziert, an dem sich die Montage der einzelnen Zellen materialisiert» – gemeint sind etwa die «Einzelzellen des Raumes», wie sie in der Terminologie von Ludwig Hilberseimers Grossstadtarchitektur erscheinen.

Der berühmte Entwurf Le Corbusiers für Algier – der *Plan Obus* von 1932 – bezeichnet dann für Tafuri den Schnittpunkt zwischen einer Architektur, die gleichsam von unten her die Architektur (des Hauses), die Organisation des Quartiers und die Morphologie der Stadt zu verketten versucht, und einer Architektur, die – gerade weil diese Kette legitimerweise nicht mehr vertretbar ist – zu Mitteln artifizieller Reproduktion greift. Tafuri schreibt mit Bezug auf Algier: «Das industrielle Objekt bedarf keiner eindeutigen Anordnung mehr im Raum. Die Serienproduktion beseitigt jede räumliche Hierarchie. Die technische Welt ignoriert das *Hier* und das *Dort* und führt statt dessen das ganze menschliche Umfeld als natürlichen Raum ihrer Operationen ein... Deshalb genügt die völlige Verfügbarkeit

1 1973 erschienen, auf Deutsch in einer leider zweifelhaften Übersetzung publiziert unter dem Titel «Kapitalismus und Architektur», Hamburg/Westberlin 1977

■ L'histoire de l'architecture moderne s'écrit en tout premier lieu comme une *histoire du rapport entre architecture et ville.* Les travaux de l'historien d'architecture Manfredo Tafuri (1935–1994), notamment sa présentation critico-idéologique du moderne intitulée «Progetto et utopia»[1], cernent dans ce sens le développement du moderne comme les étapes pour tenter de contrôler la ville par des processus architecturaux. Le Francfort d'Ernst May, le Berlin de Martin Wagner, la grande ville verticale de Ludwig Hilberseimer ou les projets d'urbanisme de Le Corbusier sont des exemples montrant l'échelle propre à cette avant-garde architecturale. Tafuri a montré que l'architecture moderne n'avait pas seulement transféré sa légitimation sur le plan des modèles d'organisation infrastructurels (ne serait-ce que par nécessité historique), mais aussi et surtout que l'idéologie moderne identifiant le plan de la ville à celui de l'utopie, avait contourné le concept classique de «l'espace» et du «lieu». Selon Tafuri, en adoptant les méthodes de fabrication industrielles, le moderne a renoncé à la relation de l'objet architectural autonome à son contexte concret, au «genius loci», car l'œuvre bâtie «s'identifie exclusivement à l'endroit où se matérialise le montage des cellules»; il s'agit ici des «diverses cellules d'espace» telles qu'elles figurent dans la terminologie de Ludwig Hilberseimer pour son architecture de grande ville.

Le célèbre projet de Le Corbusier pour Alger – le *plan Obus* de 1932 – marque pour Tafuri le point de rencontre entre une architecture qui tente, pour ainsi dire par le bas, d'enchaîner l'architecture (de la maison), l'organisation du quartier et la morphologie de la ville et d'une architecture qui – précisément parce que cet enchaînement n'est légitimement plus acceptable – fait appel à des moyens de reproduction artificiels. A propos d'Alger, Tafuri écrit: «L'objet architectural ne réclame plus d'ordre défini dans l'espace. La production en série élimine toute hiérarchie spatiale. Le monde technique ignore *l'ici* et le *là-bas* et revendique tout l'environnement humain comme espace naturel de ses opérations... C'est pourquoi la disponibilité de la totalité du sol ne suffit plus pour réorganiser la ville, mais l'espace dans ses trois dimensions doit



Foto: Heinrich Helfenstein, Zürich

être lui-même rendu disponible.»[2] Pour le plan Obus, Le Corbusier se crée donc un terrain artificiel sous la forme de plateaux superposés qui abroge démonstrativement la cohésion entre lieu urbain et projet architectural. Ainsi, le plan Obus propose une figure infrastructurelle faisant appel à la géographie du paysage et aux objets tout faits. Ce faisant, le «logement» n'est pas un objet architectural, mais en quelque sorte proposé à l'état «brut», et il «laisse la liberté au mauvais goût» (Le Corbusier).

En tant que construction théorique, le plan Obus formule avec précision la scission entre lieu et ouvrage bâti, entre géographie et espace – propriétés qui devaient caractériser le développement urbain dans la seconde moitié de ce siècle. Depuis la fin des années 30, tous les concepts urbanistiques ont cherché à établir une dialectique entre ville et maison, entre général et individuel, entre public et privé. Alors qu'au début, lors des années 40 et 50, les efforts se concentrèrent sur le cadre facile à comprendre des ensembles suburbains, le centre urbain fut par la suite (fin des années 50 et 60) lui aussi intégré à ces réflexions, surtout avec l'extension du secteur tertiaire à des zones entières du noyau urbain, la vie publique disparaissant inéluctablement des rues et des places après la fermeture des bureaux. Depuis le début des années 70, la division de la ville en fonctions distinctes va de pair avec une individualisation croissante de l'habitat et une particularisation spatiale des fonctions «collectives»[3]. Des villes entières ont entrepris des programmes d'urbanisation avec des objectifs, pour certains très différents, allant de la rénovation à l'art et à l'esthétique en passant par l'écologie qui débouchèrent, lors du postmoderne, sur les préparations encore enjolivées de culture des années 80 – voir à ce sujet la «modernisation» en grand style de lieux de manifestation, d'exposition, d'olympiades et de championnats ou la mise en scène de capitales dites culturelles.

Au cours des années 90, avec la conjugaison des efforts d'économie, l'aggravation des questions sociales (répartition), la nouvelle segmentation et polarisation économique et sociale, mais aussi culturelle et politique des communautés urbaines, ainsi que l'irruption de l'informatique et de la télécommunication dans l'espace urbain accomplie en seulement quelques années, on ignore encore totalement comment l'espace urbain – ou plus exactement: le rôle de l'espace urbain dans le contexte social – va se modifier dans l'immédiat et par la suite. La seule chose certaine est qu'à l'époque de l'urbanisation «cybernétique» globale, tous les liens traditionnels seront brisés. Ainsi, une culture (locale, régionale) ne serait plus transmise, mais dupliquée sinon inventée ou bricolée. Inversement, les communautés définies localement (communes, régions) n'engendrent plus de cultures propres distinctes car à l'extérieur, leurs membres pratiquent un échange libre et global. Ceci est exactement le cas des ensembles d'habitat de la fin du postmoderne dans les zones d'indifférence périurbaine et l'anonymat accom-

1 Paru en 1973, publié dans une traduction allemande malheureusement discutable intitulée «Capitalisme et architecture», Hambourg/Berlin-Ouest 1977
2 Tafuri, «Progetto et utopia» p. 96
3 Voir à ce sujet le numéro de «Werk, Bauen+Wohnen» à paraître en avril qui se consacre entre autres aux «intérieurs spécialisés».

des Bodens für die Reorganisation der Stadt nicht mehr, sondern der dreidimensionale Raum selbst muss verfügbar gemacht werden.»[2] Le Corbusier schafft sich also für den Plan Obus in Algier ein künstliches Terrain in Form übereinandergestapelter Ebenen, um den Zusammenhang von städtischem Ort und architektonischem Projekt demonstrativ aufzuspalten. Der Plan Obus schlägt so eine infrastrukturelle Figur vor, die sich an der Geografie der Landschaft und an Ready-made-Objekten orientiert. Die «Wohnung» ist dabei nicht architektonisches Objekt, sie wird gewissermassen «roh» angeboten und «lässt Freiraum für den schlechten Geschmack» (Le Corbusier).

Als theoretisches Konstrukt formuliert der Plan Obus sehr präzise die Aufspaltung von Ort und Bauwerk, von Geografie und Raum – Merkmale, die die Stadtentwicklung der zweiten Hälfte dieses Jahrhunderts charakterisieren sollten. Alle städtebaulichen Konzepte seit den späten dreissiger Jahren suchten eine Dialektik von Stadt und Haus, von Allgemeinem und Individuellem, von Öffentlichem und Privatem zu etablieren. Konzentrierten sich diese Bemühungen anfänglich – in den vierziger und fünfziger Jahren – auf den überschaubaren Rahmen vorstädtischer Siedlungen, so wurde bald einmal auch das Stadtzentrum in die entsprechenden Überlegungen mit einbezogen, zumal mit der Tertiärisierung ganzer Innenstadtbereiche – in den späten fünfziger, sechziger Jahren – öffentliches Leben nach Geschäftsschluss signifikant von Strassen und Plätzen verschwand. Die Aufspaltung der Stadt in Einzelfunktionen geht dann seit den frühen siebziger Jahren einher mit zunehmender Individualisierung des Wohnens und räumlicher Partikularisierung «kollektiver» Nutzungen[3]. Ganze Städte setzen jetzt auf Urbanisierungsprogramme mit teils sehr unterschiedlichen Zielrichtungen – von Sanierung über Ökologie bis Kunst und Ästhetik –, die in die postmodernen, noch kulturell verbrämten kommerziellen Aufbereitungen der achtziger Jahre münden – siehe etwa die grossspurige «Modernisierung» von Veranstaltungsorten der Expo, von Olympiaden und Weltmeisterschaften oder die Inszenierung sogenannter Kulturhauptstädte.

Für die neunziger Jahre jedoch ist völlig offen, wie die Mischung aus «Sparpli parce qu'il est volontaire. Ces incertitudes sont aggravées par la disparition de la dialectique traditionnelle entre public et privé. Premièrement le domaine public a explosé en d'innombrables domaines privés partiels; deuxièmement, on ne peut plus attribuer précisément un espace, un lieu ou une symbolique (architecturale ou sociale) à de tels domaines publics partiels; troisièmement, le domaine public a tendance à dériver des sphères spatiales identifiables traditionnelles vers leur transmission virtuelle électronique: *les nouvelles formes du domaine public* peuvent être appelées individuellement et librement connectées.

Considérée sur cet arrière-plan, la construction de logements semble aujourd'hui – dans ses programmes et ses projets – présupposer une analyse de contradictions: Individualisation contre production de masse, hétérogénéité culturelle contre identités régionales, espace public contre médiatisation d'urbanité. Que le projet soit une tâche difficile dans ce contexte n'est que trop évident. Construire des logements pour les habitants d'une campagne urbanisée, abstraite, structurée de réseaux – donc un monde s'opposant à l'espace urbain traditionnel, à la conscience et à la communauté urbaines traditionnelles – conduit soit à de la non-architecture, soit à une architecture du plus haut niveau. Ce dernier fait apparaît en toute évidence lorsque l'on considère les exemples d'habitat à Kilchberg, Zürich-Riesbach et Erlenbach présentés dans ce numéro. Ceci n'est pas une critique, mais une constatation en même temps qu'un indice montrant que la «question de l'habitat» (Roland Rainer) s'est substantiellement déplacée. Il n'en va plus du minimum existentiel, du bien-être ou de différences de niveau de vie, mais des difficultés croissantes qu'éprouve l'architecture d'habitat pour présenter des concepts valables, des concepts qui ne soient pas voués à un échec rapide en raison de leur charge idéologique, mais qui ne soient pas non plus condamnés à une indifférence totale par des solutions superpragmatiques banales.

Deux tendances contraires semblent exister actuellement. D'un côté, il s'agit des ensembles d'habitat essentiellement promus par des moyens publics dont la conception typologique est faite d'un habile système de transitions allant d'es-

2 Tafuri, a.a.O., S. 96
3 Vgl. dazu die im April erscheinende Nummer von «Werk, Bauen+Wohnen», welche sich unter anderem «spezialisierten Intérieurs» widmet.



Foto: Gaston Wicki, Zürich

paces extérieurs privés au «semi-privés» ou du «semi-public» au public, voulant faire sentir le fonctionnement d'une texture sociale ou son apparence.[4] En regard, les ensembles d'habitat présentés dans ce qui suit prennent nettement leurs distances par rapport à cette tendance. Mais en même temps les exemples de Gigon/Guyer, de Schnebli/Ammann/Ruchat, ainsi que de Doetsch/Giuliani/Hönger/Roth formulent une seconde critique: Une densité et une massivité fortement imagées y viennent réfuter les références aux ensembles d'habitat dans la verdure. Des distorsions d'échelle dans les façades et la densification de l'espace extérieur suggèrent de l'urbanité au sein du complexe. Certes, aucun contexte urbain (que signifie d'ailleurs «urbain» de nos jours?!) ne se situe à proximité immédiate, mais Zurich dans son ensemble sert de référence. Situés à la périphérie urbaine, respectivement dans l'agglomération de Zurich, ces trois ensembles sont des exemples d'habitat pour un public aux exigences élevées: automobilistes pendulaires ayant une bonne situation. Pour de tels propriétaires potentiels de résidences individuelles, la vie communautaire concentrée dans un «ensemble» doit être organisée de manière particulièrement attrayante. Tout comme jadis l'ascenseur et le confort technique attiraient les locataires dans l'immeuble résidentiel urbain élégant, des efforts particuliers sont maintenant nécessaires pour attirer les groupes ciblés dans l'agglomération. Et comme aujourd'hui le romantisme des ensembles avec «place de village» et barbecue communautaire fait plutôt sourire, la mise en scène architecturale doit être d'autant plus persuasive. Par ailleurs, les exemples qui suivent font de la forme et de l'espace des éléments du programme: A la conception d'un espace extérieur offrant un maximum d'individualité, ils préfèrent des cubes puissants et des délimitations catégoriques par rapport à un contexte dont le caractère disséminé se voit condamné.

Dans son ensemble à la périphérie de Vienne, Kneissl franchit un pas de plus. Ici, l'espace extérieur (public?) et l'espace entourant l'habitat (privé?) se recouvrent presque totalement; des cours en forme de U et les voies d'accès forment une composition si étroite qu'il se crée un espace quasi synthétique. Vers l'extérieur, l'ensemble présente l'aspect fermé d'un cloître. La distorsion des alignements et le détachement ponctuel de certaines unités – qui ne parviennent pourtant pas à s'échapper de l'assemblage – soulignent l'effort de compression d'un ensemble refermé sur lui-même, mais spatialement très complexe. L'ensemble Klybeck-Dreirosen à Bâle de Morger et Degelo enfin, opère avec des déformations spatiales et des recoupements entre espaces publics et privés afin d'organiser un programme contradictoire difficile dans un contexte urbain indéterminé. – Tous ces exemples manipulent donc l'espace pour élaborer des lieux chargés de tension. Ce faisant, leur «matérialité spatiale» ne recherche pas la cohésion d'un continuum spatio-urbain depuis longtemps fracturé, mais plutôt l'intensité de cellules autonomes denses. Selon toute vraisemblance, il s'agit là des éléments constitutifs effectifs de la ville actuelle et future.

La réd.

4 Pour ces questions, voir p.ex. «Werk, Bauen+Wohnen» no. 11/1995, p. 57 à 68

paketen», Zuspitzung der sozialen Frage (Umverteilung), neuer ökonomischer und sozialer, aber auch kultureller und politischer Segmentierung und Polarisierung der städtischen Gesellschaften sowie der innerhalb von wenigen Jahren sich vollziehende Einbruch von Digitalisierung und Telekommunikation den Stadtraum – oder genauer: die Rolle des Stadtraums im sozialen Zusammenhang – aktuell verändert und verändern wird. Sicher ist eigentlich nur, dass im Zeitalter umfassender «cybernetischer» Verstädterung sämtliche traditionellen Bindungen gelöst werden. Eine (lokale, regionale) Kultur wäre mithin nicht mehr überliefert, sondern dupliziert, wenn nicht erfunden oder zusammengebastelt. Umgekehrt produzieren örtlich definierte Gemeinwesen – Kommunen, Regionen – keine distinktiv eigenen Kulturen mehr, denn ihre Mitglieder tauschen sich nach aussen offen, global aus. Das genau ist der Fall in den typischen Siedlungsgebieten der auslaufenden Postmoderne, in den Zonen der periurbanen Indifferenz und der vollendeten, weil letztlich freiwilligen Anonymität.

Verschärft werden die Ungewissheiten durch die Auflösung der traditionellen Dialektik von Öffentlichkeit und Privatheit. Erstens hat sich die Öffentlichkeit in unzählige Teilöffentlichkeiten zersplittert, zweitens können solche Teilöffentlichkeiten nicht eindeutig einem Raum, einem Ort oder einer spezifischen – weder architektonischen noch sozialen – Symbolik zugeordnet werden, drittens tendiert Öffentlichkeit von traditionellen, räumlich identifizierbaren Sphären zu ihrer virtuellen, elektronischen Vermittlung: *neue Formen der Öffentlichkeit* sind privat abrufbar und lassen sich beliebig verknüpfen.

Vor diesem Hintergrund betrachtet, scheint der Wohnungsbau heute in sich – programmatisch und entwerferisch – eine Auseinandersetzung mit Widersprüchen vorauszusetzen: Individualisierung versus Massenproduktion, kulturelle Heterogenität versus regionale Identitäten, öffentlicher Raum versus Mediatisierung von Urbanität. Dass sich der Entwurf dabei schwertut, ist offenkundig. Wohnungsbau für die Bewohner der abstrakten, vernetzten, durchsiedelten Landschaft – also in der Gegenwelt traditioneller Stadträume, traditionellen Stadtbewusstseins und traditioneller Gemeinwesen – ist entweder Unarchi-

■ The history of modern architecture is first and foremost a *history of the relationship between architecture and the town*. The work of the Italian architectural historian Manfredo Tafuri (1935–1994), and in particular his ideological portrayal of modernism entitled "Progetto e utopia"[1], outlines the development of modernism in terms of stages in the attempt to control the town by architectural means. Ernst May's Frankfurt, Martin Wagner's Berlin, Ludwig Hilberseimer's vertical city and Le Corbusier's urban designs are among the examples included in this yardstick of the architectural avant-garde. Tafuri concluded that not only has the *raison d'être* of modern architecture shifted to the level of infrastructural organization – possibly for historical reasons –, the equation of the modern ideology of the plan with the utopia of the town circumvents the classical concepts of "space" and "place". After Tafuri, and with the advent of industrial processes, modernism surrendered the commitment of the individual architectural object to its concrete context – to the "genius loci" – because the work of architecture identifies solely with the "location in which the assembly of the single units takes place" (referring, for example, to the "single units of space" as used by Ludwig Hilberseimer in his terminology of metropolitan architecture).

Le Corbusier's famous plan for Algiers – the *Plan Obus* dating from 1932 – was regarded by Tafuri as representing the interface between a kind of architecture which could at the same time be described as an attempt to establish a connection between the organization of the neighbourhood and the morphology of the town, and another kind of architecture which falls back on artificial reproduction precisely because this connection is no longer defensible. Referring to Algiers, Tafuri writes: "The industrial object no longer depends on its unequivocal organization in space. Mass production obviates all spatial hierarchy. The technical world ignores the *here* and *there* and operates instead with the whole human environment as natural space... This is why the unlimited availability of land for the reorganization of the town is no longer enough, and it is now necessary to work with three-dimensional space."[2] Thus with his Plan Obus in Algiers, Le

tektur oder Architektur vom Besonderen, vom Feinsten. Letzteres wird sofort deutlich, wenn man die im folgenden vorgestellten Beispiele für Wohnbauten in Kilchberg, Zürich-Riesbach und Erlenbach heranzieht. Das ist keine Kritik, sondern eine Feststellung, aber auch ein Indiz dafür, dass sich die «Behausungsfrage» (Roland Rainer) substantiell verlagert hat. Es geht schon gar nicht um Existenzminimum und weniger um Wohlstand und Wohlstandsgefälle, sondern um die sich zuspitzenden Schwierigkeiten der Wohnarchitektur, sinnreiche Konzepte vorzulegen, Konzepte, die weder per ideologischer Aufladung zu möglicherweise schnellem Scheitern, die aber auch nicht durch superpragmatische, banale Lösungen zur völligen Indifferenz verurteilt sind.

Offensichtlich gibt es im Moment zwei gegenläufige Tendenzen: Es sind dies auf der einen Seite diejenigen, vornehmlich öffentlich geförderten Wohnanlagen, deren typologische Konzeptionen mittels fein abgestufter Übergänge von privaten zu «halbprivaten» oder «halböffentlichen» und öffentlichen Aussenräumen ein soziales – oder sozial angeblich funktionierendes – Gefüge vorspuren wollen.[4] Da grenzen sich die in dieser Nummer vorgestellten Wohnungsbauten deutlich ab. Zugleich aber formulieren die Beispiele von Gigon/Guyer, von Schnebli/Ammann/Ruchat und von Doetsch/Giuliani/Hönger/Roth, eine zweite Kritik: An die Stelle verpönter Referenzen des Siedlungsbaus auf der grünen Wiese treten bildhaft vermittelte Dichte und Blockhaftigkeit. Über massstäbliche Verfremdungen der Fassaden und die Zusammendrängung des Aussenraums wird innerhalb des Gefüges Urbanität suggeriert. Zwar liegt ein städtischer («städtisch» – was heisst dies heute?!) Kontext nicht in greifbarer Nähe, doch stellt Zürich als Ganzes natürlich eine Referenz dar. Am Stadtrand beziehungsweise in der Agglomeration von Zürich gelegen, handelt es sich bei den drei Beispielen um Wohnanlagen

4 Vgl. zu diesen Fragen z.B. «Werk, Bauen+Wohnen» Nr. 11/1995, S. 57–68

Corbusier created for a kind of artificial terrain with superimposed levels which clearly severed the connection between the place and the architectural project. The Plan Obus proposed a kind of infrastructural figure which takes its bearings from the geography of the landscape and ready-made objects. In this context, the "home" is not primarily an architectural object; it is proffered more or less in its "raw" state and "allows scope for bad taste" (Le Corbusier).

As a theoretical concept, the Plan Obus formulates very precisely the split between the place and the work of architecture, between geography and space – features which were intended to be characteristic of the second half of this century. All the urban concepts developed since the 1930s have attempted to establish a dialectic of the town and the building, of the common and the individual, of the public and the private. Whereas at the beginning, in the 40s and 50s, these attempts were concentrated on the transparent context of suburban housing developments, it was not long before the city centres started to be included in the discussion, particularly in the context of the tertiarization of large inner city areas in the late 50s and 60s, when public life was clearly disappearing from the streets and squares after closing time. In the early 70s, the towns started to be divided into individual functions, and thus to conform with increasingly individual forms of dwelling and with a spatially particularistic tendency in facilities for "collective" use[3]. Whole towns embarked on urbanization programmes, sometimes with very different aims ranging from renovation via ecology to art and aesthetics, which in the 1980s led to post-modern, commercial productions with a cultural camouflage, for example the ostentatious "modernization" of the Expo sites, of the Olympic Games and world championships, or the staging of so-called cultural capitals.

In the case of the 1990s, however, it is still uncertain whether the mixture of "economy packages", the escalation of social problems (redistribution), the new economic, social, cultural and political segmentation and polarization of the urban societies, and the recent ascendancy of digitalization and telecommunication in the towns – or, to put it more precisely: the town's new role in the social context – is undergoing, and seems destined to continue to undergo, a change. It seems that the only certain thing is that all traditional ties are fated to be severed in our age of all-embracing "cybernetic" urbanization, and that local and regional cultural traditions will accordingly cease to be handed down and have to be duplicated, invented or concocted instead. Conversely, locally defined communities, e.g. regions and parishes, will no longer generate their own distinctive cultures, for their members will be conspicuously liberal-minded – and globally interchangeable. This is precisely the case with the typical development areas of the waning post-

1 First published in 1973, and subsequently in an unfortunately dubious German translation under the name of "Kapitalismus und Architektur", Hamburg, West-Berlin in 1977
2 Tafuri, ibid., p. 96
3 See the contributions on "Specialized Interiors" in the coming April issue of "Werk, Bauen+Wohnen"

für ein Publikum, dessen Anforderungen hoch sind: motorisierte, gutsituierte Pendler. Für solche potentiellen Einfamilienhausbesitzer muss das in einer «Siedlung» gefasste Zusammenleben besonders attraktiv gestaltet werden. Wie einst der Fahrstuhl und die fortschrittliche Haustechnik Mieter in das vornehme städtische Mietshaus lockten, sind heute in der Agglomeration besondere Anstrengungen vonnöten, um die Zielgruppe zu erreichen. Und weil heute die Romantik der Siedlungen mit «Dorfplatz» und gemeinschaftlichem Aussengrill eher belächelt wird, bedarf eine architektonische Inszenierung von Gemeinschaft um so mehr der Überzeugungskraft. Dazu erheben die folgenden Beispiele die Form und den Raum zum Programmpunkt: Anstatt in der Konzeption des Aussenraums ein Höchstmass an Individualität anzustreben, werden starke Kuben und unmissverständliche Abgrenzungen einem Kontext entgegengesetzt, dessen Zersiedlung man verurteilt.

Kneissl geht mit seiner Siedlung am Rande von Wien noch einen Schritt weiter. Hier sind (öffentlicher?) Siedlungsaussenraum und (privater?) Wohnungsumraum beinahe deckungsgleich, U-förmige Höfe und Zugangswege so eng komponiert, dass ein quasi synthetischer Raum entsteht. Gegen aussen erscheint das Ensemble als klösterlich verschlossen. Die Verzerrung der Zeilen und die punktuelle Loslösung einzelner Einheiten – die jedoch nicht aus dem Verband ausbrechen können – unterstützen die Wirkung einer komprimierten, auf sich selbst eingegrenzten, aber räumlich hochkomplexen Anlage. Die Überbauung Klybeck-Dreirosen in Basel von Morger und Degelo schliesslich operiert mit räumlichen Verformungen und Überschneidungen von öffentlichen und privaten Räumen, um innerhalb eines überdeterminierten städtischen Kontexts ein schwieriges, widersprüchliches Programm zu organisieren.

Alle diese Beispiele manipulieren mithin Raum, um spannungsgeladene Orte zu erzeugen. Ihre «körperhafte Räumlichkeit» sucht dabei nicht den Zusammenhang eines – längst aufgebrochenen – städtischen Raumkontinuums, sondern eher die Intensität verselbständigter, dichter Zellen. Das sind aller Wahrscheinlichkeit nach tatsächlich Bausteine heutiger und künftiger Stadtbildung. *Red.*

modern period with their periurban indifference and total – since voluntary – anonymity.

The prevailing uncertainty is escalated by the demise of the traditional dialectics of the public and private spheres. Firstly, public life has splintered into countless semi-public domains; secondly, it is impossible to categorize semi-public domains in terms of space and place or specific architectural and social symbolism; and thirdly, public life is tending to abandon traditional, spatial identification in favour of virtual and electronic communication: *new forms of public life* can now be privately called up and combined in any desired way.

Seen against this background, the programmes and design of today's housing would appear to be based on a critical interrogation which abounds in contradictions: individualization versus mass production, cultural heterogeneity versus regional identity, public space versus the dominance of the media in urban life. The fact that the design *per se* does not come off too well in this interrogation is obvious. Housing for the inhabitants of the abstract, enmeshed, densely populated city landscape – diametrically opposed to that of the traditional town – is either "non-architecture" or special, superlative architecture. The latter contention is clearly illustrated by the examples on the following pages of housing in Kilchberg, Zürich-Riesbach and Erlenbach. This is intended as a statement of fact rather than a criticism, and it is also an indication that the emphasis of the "housing question" (Roland Rainer) has changed considerably. It is no longer a question of subsistence levels, and not even of prosperity and social equality, but of the escalating difficulties encountered by architects concerned with developing meaningful concepts for housing, concepts which are neither doomed to failure by virtue of their ideological content nor fated to be greeted by total indifference because they are based on super-pragmatic, banal solutions.

At the moment, there seem to be two contrary tendencies: on the one hand, we have (often) publicly promoted housing developments whose typological conception leads in the direction of a social – or apparently socially functioning – structure using finely graduated transitions

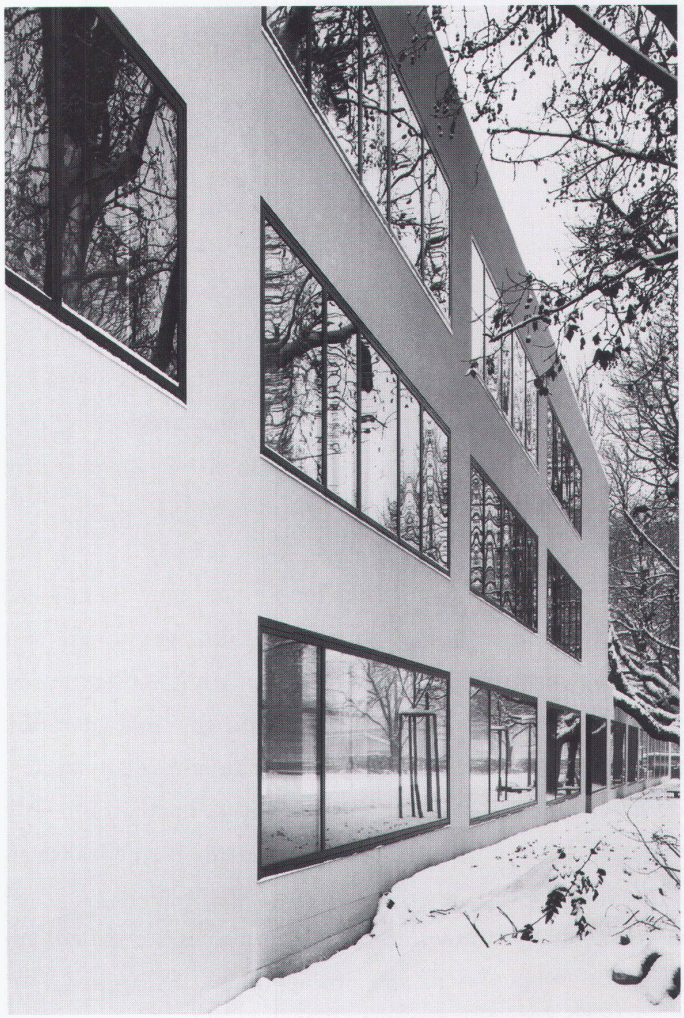


Foto: Ruedi Walti, Basel

from private to "semi-private", or "semi-public", exterior space.[4] (The housing presented in the following pages does not belong to this category.) At the same time, examples by Gigon/Guyer, by Schnebli/Amman/Ruchat and by Doetsch/Giuliani/Hönger/Roth formulate another criticism: instead of cheap references to the green countryside, we have block-like, visually articulated density, exaggerated alienation of the façades and compression of exterior space which suggest urbanity within the complex. And although it is true to say that there seems to be no urban context within tangible distance (what, incidentally, does the word "urban" really mean today?), a point of reference is provided by greater Zurich. Located on the outskirts or within the agglomeration of Zurich, the three examples shown here consist of housing facilities for a public with high standards: well-situated, motorized commuters. For such potential owners of single-family houses, the semi-communal life offered by housing estates must be presented in a particularly alluring light if they are to prove attractive. Just as the lift and progressive household technology once lured tenants into smart town apartments, nowadays special efforts are necessary in order to persuade the target group to settle in the agglomerations. And now that the romanticism of housing estates with a "village square" and a communal barbecue has lost its impact, an architectural articulation of communal feeling needs added power. In the following examples, form and space are important aspects of the programme: instead of aiming at as high as possible a degree of individual exterior space, strong cubes and unequivocal, definite boundaries take pride of place over developments which are fated to become degraded and abused.

With his housing estate of the outskirts of Vienna, Kneissl goes a step further. Here, virtually equal areas are devoted to (public?) exterior space and (private?) living space, and U-shaped courtyards and paths are so densely composed as to create something in the nature of synthetic space. From outside, the ensemble looks as closed in as a monastery. The distortion of the rows of buildings and the partial dissolution of single units – which do not, however, deviate from the overall pattern – emphasize the effect of a compressed, introversively delimited but spatially highly complex development. Finally, the Klybeck-Dreirosen development in Basel by Morger and Degelo operates with spatial distortions and superimpositions in order to develop a contradictory programme within an indeterminate urban context. Thus all these examples manipulate space in order to create suspenseful *loci,* although their "corporeal three-dimensionality" is aimed at creating the intensity of dense, independent units rather than the coherence of a – long since severed – urban continuum. In all probability, these are the real cornerstones of the towns of today and tomorrow. *Ed.*

4 See "Werk, Bauen+Wohnen" No. 11/1995, p. 57–68